

Communication au colloque de l'AFIRSE (Natal, Brésil), septembre 2001 et *l'Année de la recherche en sciences de l'éducation*, PUF, Paris, 2001.

Pour une éducation enfin reconnue métisse.

(statuts respectifs de l'hétérogénéité et de l'impureté dans une telle optique)

Jacques Ardoino (mai 2001)

L'éducation, et plus encore les pédagogies et les didactiques facilement prescriptives, s'inspirent volontiers du classique plutôt que du baroque. A la façon de Paul Valéry (Eupalinos...), l'image de l'architecte, du constructeur, du bâtisseur, comme géniteur idéal, peut y constituer une métaphore convenable qui n'affecte pas trop l'ordre établi. C'est pourquoi le rationnel en constituera longtemps la clé de voûte, et, au cours des dernières décennies, la science se portera caution des valeurs poursuivies (au risque d'une confusion fréquente entre les finalités et les objectifs). Les innovations, d'inspiration plus technologique, économique et marchande, suivront sans peine un tel mouvement. L'école a dû naître ainsi, en s'élargissant, ensuite, aux dimensions, plus compliquées que complexes, d'un système éducatif. De tels modèles, apolliniens, privilégiant souvent l'esprit de géométrie (par rapport à l'esprit de finesse), s'enrichiront encore d'une vision du monde cartésienne et se prêteront assez bien à l'ascèse positive. Tantôt les « normes » invoquées, tantôt les régularités fonctionnelles dûment constatées et vérifiées, garantiront la cohérence d'un tel ensemble qui pose donc déjà, d'emblée, des questions d'ordre épistémologique autant que méthodologique. Mais, bien entendu, c'est surtout à partir du moment où les « irrégularités », les particularités et les singularités, les casuistiques, vont se démultiplier à l'infini, que la « voie royale » du *Discours sur la méthode* (opposant le compliqué au simple pour viser la réduction de celui-là en celui-ci) va rencontrer ses limites et appeler une ré-interrogation plus fondamentale de nos modes de connaissance, en réhabilitant la notion de complexité. Le travail consacré à l'analyse des langages employés par les différentes disciplines, et, à l'intérieur de celles-ci, dans les différents domaines d'application, en fonction de leurs paradigmes et de leurs méthodologies respectifs, nous paraît un excellent « analyseur » d'une partie au moins d'un « insu » qu'on ne finira jamais de vouloir réduire, quand il s'agit d'axiomatiques et d'axiomatisations. Beaucoup plus qu'un sacrifice consenti aux prurits modernistes de futurisation, câlinant « l'homme nouveau » ou « l'éducation du XXIII^{ème} siècle », les pages qui vont suivre se voudraient contribuer à une telle démarche.

I Hétérogénéité, homogénéité

Les termes hétérogénéité (substantif féminin indiquant un état), et hétérogène (adjectif) se caractérisent très vite par la diversité de leurs emplois. Pour en donner une première idée, pas moins de 284 occurrences sont dénombrées dans la 6^{ème} édition de l'*encyclopaedia universalis* (2001), orientant vers près d'une quarantaine de domaines de références : biologique, physiologique, psychologique, psycho-social, sciences de

l'éducation, sociologique, philosophique, théologique, ethnologique, anthropologique, historique, linguistique, sémiotique, sémiologique, sémantique, économique, politique, sciences de l'organisation, information et communication, chimique, immuno-chimique, mathématiques, physique, géologique et pédologique, limnologique, sciences de la terre, volcanologique, sismologique, géographique, ecogénétique, climatique ou météorologique, hydrographique, métallurgique, métallographique, jusqu'aux technologies des mélanges et matériaux granulaires poreux (« percolation »)... En revanche, *La grande encyclopédie Larousse* ne consacre, de façon explicite, aucun article ou mention spéciale à l'hétérogénéité ou à l'hétérogène. Le *dictionnaire du darwinisme et de l'évolution* de Patrick Tort, PUF, Paris, 1996, définit, pour sa part, l'hétérogénéité comme « état d'un agrégat de substance intégrée, qui s'est différencié dans sa structure (ou dans ses fonctions) sous l'action des redistributions secondaires de matière et de mouvement ordinairement consécutives au processus d'intégration. L'évolution elle-même peut se définir d'une manière générale comme une marche de l'homogénéité initiale diffuse à une hétérogénéité cohérente et intégrée, comprenant toutes les différenciations de forme, de structure et de fonction qui résultent de la persistance de la force, principe premier du devenir au sein de l'agrégat, ce dernier étant par ailleurs constamment soumis à l'action des forces incidentes ». Le même ouvrage fera encore allusion à l'hétérogénèse, ou hétérogénie, termes par lesquels on voulait désigner « la génération spontanée » (doctrine très ancienne, antique et biblique, dont, au demeurant, certains des « faits » allégués à l'appui, ont, à l'époque, été réfutés expérimentalement par Pasteur). Quant à l'idée d'hétérogonie, elle sera utilisée pour désigner une alternance régulière des moyens de reproduction (sexués ou parthénogénétiques – agames), au sein d'une même espèce.

Ce que nous retiendrons provisoirement, ici, des emplois chimiques (où ces termes restent relativement peu utilisés) et physiques (notamment à propos de la fission nucléaire), c'est que, d'une part, des phénomènes peuvent y être considérés hétérogènes, à une « échelle » (macro), et homogènes, à une autre (micro), ou vice-versa, et que, d'autre part, quand ils sont dits « hétérogènes », ils désignent des états et, quels que soient les moyens, évidemment « contrôlés », « maîtrisés », employés pour y parvenir, les états de la matière auxquels ces préparatifs ont pu conduire, peuvent en cas d'accidents, provoqués ou inopinés, devenir excessifs, surabondants, exagérés, non maîtrisables⁷.

Pour le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*¹ : sont hétérogènes entre elles les parties d'un tout qui « présentent des différences, de quelque nature qu'elles soient, et spécialement des différences de structure et de fonction ». De son côté, l'*Encyclopédie philosophique universelle*² s'appuyant sur les pensées de Georges Bataille (« Hétérologie » ou « scatologie »)³ et de Julia Kristeva⁴, fait de l'hétérogénéité, indissociablement liée à la pureté et à l'impureté, à l'altérité, à la souveraineté, à la dépense et au don, au sacré, un « au delà » plus qu'une transcendance de la pensée, une contradiction fondamentale de l'être, irréductible « non seulement à toute pensée métaphysique, mais encore à

toute démarche visant son aboutissement dans un système fermé ». Plus « négatrice » encore que « négative », même si elle passe par le langage, l'intelligence de l'hétérogénéité n'est en rien discursive, c'est « une extériorité susceptible de langage, en combat et donc en dialectique avec lui » (J. Kristeva⁵). Par ailleurs, le même dictionnaire renvoie les substantif et adjectif : « hétérogène » à l'opposition, héritière de la distinction aristotélicienne entre quantité et qualité, rajeunie par Henri Bergson, avec la notion de « durée », aux idées de « grandeurs intensives » et de « grandeurs extensives »⁶. Tant d'autres références foisonnent⁷. Nous avons, nous mêmes, avec André De Peretti, conçu un ouvrage s'intéressant à la place et au statut de l'hétérogénéité dans le champ des sciences humaines et sociales, et, plus spécialement, dans le domaine des sciences de l'éducation⁸.

Hétérogène et hétérogénéité procèdent, à travers des formes latinisées (*heterogeneous*, *heterogeneitas*), du grec *heterogenes*, constitué du préfixe *hetero* : autre, et du suffixe *genos* : gène. Au sens commun, ils désignent proprement des éléments ou des objets reconnus d'espèces, de genres, biologiques, logiques ou grammaticaux, différents (par exemples la classification systématique aristotélicienne par genre et par espèce ; dans l'espèce humaine, les « genres » masculin et féminin). La forme originelle du grec *heteron* est *à-teros* dont le suffixe signifiait « l'un des deux ». Le terme *heteron* désigne donc l'autre, tandis que *tauton* indiquerait le même. Le concept « gène », au fondement même de tels clivages, est bien entendu cardinal, ici. Remarquons, alors, qu'hétérogène peut aussi bien caractériser deux genres ou espèces biologiques différents, qu'indiquer l'opposition entre ce qui est de nature biologique, de l'ordre du vivant (végétal, animal, humain) et ce qui correspond à un autre type de matière, inerte, non-vivante. Par la suite, avec l'adjonction d'acceptions plus larges et de sens figurés, des cultures pourront également être supposées hétérogènes entre elles. Cela permet de s'interroger sur bien des formes pseudo-synonymiques, plutôt hétéroclites et en fin de compte, très discutables, dans le langage trivial : différent, bizarre, dépareillé (par opposition à appareillé), désordonné, décousu, incompatible, déviant, anormal, contradictoire... En fait, nous pensons qu'il s'agit, là, de lâcheté ou de laxité excessives. Les sens forts d'hétérogène et d'hétérogénéité nous semblent, à la différence de nombreux autres termes voisins, s'enraciner résolument dans le biologique, c'est à dire le vivant. Nous proposerons donc, dans ce sens, d'en réserver l'emploi, dans le cadre de cette communication, à ces seuls registres de références (organisme, physiologie, biologie, psychologie, psychologie sociale, sociologie, Droit, ethnologie, anthropologie, Histoire, géographie humaine, économie...). De son côté, l'adjectif « hétéroclite », que nous venons d'employer, est formé à partir de *Klinein* : incliner, décliner, pour désigner certains éléments qui sont rassemblés avec d'autres, tout en dérogeant aux règles d'ensemble (grammaticales : de déclinaison, de conjugaison : le verbe aller - j'irais, nous irons - est, de la sorte, un verbe hétéroclite...).

Hétérogène et hétérogénéité s'opposent ainsi à homogène et homogénéité, supposant une « nature » unique, concrète ou abstraite, convenant mieux au paradigme de la logique, des mathématiques, de la mécanique ou de ses prolongements contemporains (électronique, informatique, cybernétique),

comme à la plupart des sciences voulues objectives. Descartes avait déjà supposé, quitte à s'en repentir aussitôt, de telles homogénéités entre nature, corps et étendue, d'une part et, d'autre part, entre pensée et raison. Le monde moderne reprend le débat cartésien d'une façon plus ample encore, à partir de ses appétits praxéologiques et gestionnaires, avec l'aide d'une **rationalité instrumentale** de plus en plus développée, dans le contexte d'une inflation extravagante des tentatives de globalisations-mondialisations de toute nature. Nous vivons littéralement une « rage » d'homogénéisation. Ce qui nous semble philosophiquement essentiel, dès la construction des termes hétérogène et hétérogénéité, c'est la référence native, irréductible à la notion d'altérité et aux valeurs qu'elle suppose. L'« autre » est, en cela, tout autre que le « différent ». L'utilisation de ce dernier terme sert bien à séparer, à distinguer, mais sans permettre nécessairement, pour autant, de sortir du « même ». Sont ainsi à distinguer deux formes de pluriel (par rapport à l'unité) : l'une, de pure homogénéité (collection ou « sérialité », plus « objective ») ; l'autre, d'hétérogénéité (débat, conflits⁹, à tout le moins intersubjective).

Sans préjudice des « sciences dures » auxquelles nous nous sommes contentés de faire un brève allusion (*supra*), la question est d'importance quand elle est plus spécialement rapportée aux pratiques émanant du champ des sciences humaines et sociales, dans la mesure où celles-ci mêlent plus ou moins confusément, sans toujours très bien chercher à s'y repérer, des modèles sous-jacents d'inspiration tantôt biologique (vivant, communications, relations, interactions impliquées...), tantôt mécanique (machine, organisation, information, rapports, interactions neutres). Il en résultera des confusions dangereuses. L'organisation, la gestion, l'administration des relations humaines et sociales « mécanisent » volontiers à outrance. Les modèles assimilant les procès de production et d'échanges aux fonctionnements des « machines » sont évidemment satisfaisants pour l'esprit qui peut, à partir d'une « transparence » crédible, quand il s'agit de mécanismes conçus, construits pour pouvoir être réparés en cas de dysfonctionnements, et utilisés facilement par ceux qui les acquièrent, escompter plus facilement, une « maîtrise », de surcroît expurgée de toute incidence tragique (réalisant ainsi partiellement le fantasme de « toute puissance » chevillé, depuis la naissance, au corps d'une humanité qui tend à vouloir oublier de plus en plus, voire à dénier, son ancrage biologique). C'est le principe même de toute économie, nécessairement fonctionnaliste. L'*homo oeconomicus*, variété de l'*homo rationalis*, prend ainsi le pas sur l'*homo biologicus*. Le temps vécu, le temps-durée, s'y retrouvent marginalisés, réduits, ignorés, au profit d'un temps d'horloge, universel (Newton), physique, homogène et spatialisé (René Descartes, Joseph Gabel¹⁰) pour être mesurable et comptabilisable (chronométrie et chronologie). On peut, alors, repérer qu'il s'agit, avec cette question, de conflits et de ruptures épistémologiques disciplinaires, beaucoup plus que de variétés de méthodes. Nous nous retrouvons, alors, dans le sillage de Gaston Bachelard. Dans le registre biologique, et les modèles qui en découlent, c'est le temps hétérogène qui deviendra essentiel pour la démarche d'intelligibilité. Qualitatif, particulier, singulier, comprenant désirs et intentionnalités, angoisses et caprices, implicite, insu et inconscient, cette

compréhension du temps est toujours « impliquée » (analyse institutionnelle), voire « affectée » (J. Favret-Saada¹¹) par le jeu des mémoires qu'on ne saurait réduire à des engrammations (plus proches des neuro-sciences et des cognitivisme). En conséquence, en dépit de toutes les ambitions de prévision, de toutes les assistances techniques, une part irréductible d'opacité, de fantaisie, de surprise et d'irrationalité, de non-maîtrise, subsiste, où s'abîmeront tant d'ingénieries. L'univers du déterminisme laplacien et le « monde des sujets » ne coïncident pas. En fonction de ces optiques, ni les « projets » encore pourvus de leurs visées et finalités, ni les « programmes », ni les stratégies et la réalisation des objectifs, ne peuvent être conçus ni formulés de la même manière. *A fortiori*, quand les interrogations deviendront plus explicitement éthiques, les valeurs privilégiées, éventuellement hiérarchisées, ne seront plus du tout les mêmes. D'un côté, les considérations praxéologiques et déontologiques, voire morales, toujours plus ou moins utilitaires, liées à l'efficacité, de l'autre côté, les questionnements intéressant la légitimité (plus que légalité), les droits fondamentaux de l'homme, plus ontologiques, en quelque sorte, plus axiologiques, plus dialectiques aussi, rejoignant les pensées de Georges Bataille (justement la démesure du « sacré » et « l'abject »), et de Julia Kristeva (« l'au delà du langage ») évoquées *supra*, sans revenir pour autant à l'hypothèse d'une transcendance divine.

De façon moins immédiate, et quelque peu contradictoire, ces problématiques intéressant, tout à la fois, « science » et « sciences de l'homme », recourent encore une autre vieille querelle relative à l'entendement : celle des « universaux ». Si l'hétérogénéité est plus naturellement accordée à la temporalité-durée qu'à l'espace elle aide ainsi à prendre mieux en considération la particularité et la casuistique (comme la « diachronie » des structuralistes) dont les places se trouvaient nécessairement plus réduites dans le cadre du *logos* universel. Dans le discours scientifique canonique, l'essence prime toujours sur l'accident (jusqu'au *predicatum inest subjecto* leibnizien). Le pluriel est trop facilement compris comme dégradation de l'unité, le général et le spécial restent univoques et homogènes dans leurs rapports inductifs ou hypothético-déductifs, les énoncés voulus universels sont crédités d'une dignité et d'une portée, ordinairement refusées aux statuts logiques, plus accessoires, de la particularité et de la singularité.

Plus profondément, dans une perspective, cette fois, plus résolument anthropologique, c'est le thème archaïque, mais toujours actuel, de la pureté et de l'impureté qui nous apparaît intimement lié aux sens profonds de l'hétérogénéité et de l'homogénéité. Approfondir ces parentés de sens en travaillant ces deux dernières notions nous semble un vagabondage heureux et utile dans notre démarche dont le projet final reste de rapporter ces ensembles à une intelligence plus complexe de l'éducation.

II Pureté, impureté¹²

Etymologiquement, les adjectif « pur » et « impur » (XIII^{ème} siècle viennent du latin *pūrus, a, um* (*impūrus, impūritas*, d'où dériveront impurité, XV^{ème} siècle, impureté, XIV^{ème} siècle). Se formeront ensuite de la sorte, dans notre langue : purifier, puriste, purisme, puritain, apurer, apurement, épurer, épuration, épure. Le mot désigne : ce qui est propre, net, sans tâche, sans souillure, aux sens tout aussi moraux que physiques. Rien d'étranger à sa nature première ne vient l'affecter ni l'« infecter ». Cette « compréhension » s'adjoindra par la suite l'acception « sans mélange » établissant des passerelles avec intègre, intransigeant, voire intact, et homogène. Les antonymes seront, en conséquence : souillé, corrompu, altéré, vicié, dénaturé, mêlé... On parlera aussi bien de la pureté de l'âme que de celle du ciel ou de celle d'une voix, d'une forme musicale, du miel, d'une pierre précieuse ou de l'eau. Dans le domaine scientifique, il y aura aussi des « corps purs », et des « sciences pures » par opposition à des sciences appliquées. Les sciences mathématiques ne deviendront-elles pas ainsi, tout naturellement, les plus pures des sciences intéressant le raisonnement, à la façon de la musique au sein des arts. « Parfait », « impeccable », « juste » (surtout dans la culture d'Israël) et « sage » figureront aussi dans cette constellation, tantôt explicitement inspirée par le registre biologique, physiologique avec ses connotations sexuelles, ethniques (d'où les nombreux « racismes »), sociologiques, psychologiques, impliquant des acceptions de candeur, de modestie, de virginité, d'abstinence, de chasteté (sans préjudice d'exagérations plus morbides comme l'anorexie), tantôt plus attachée, avec l'idée déjà plus abstraite de « nature » (opposée, ici, à « culture »), aux registres de la matière, de l'ontologie, débouchant sur la quête des essences, en tout cas des valeurs¹³.

L'« extension » du terme est ainsi pratiquement illimitée, mais quels que puissent être ses emplois, indépendamment de leurs contextes propres, la notion induit toujours, plus ou moins, en fonction de son caractère ontologique et axiologique l'idée d'une hiérarchie de valeurs : le pur est, parce que jugé meilleur, réputé préférable à l'impur. Des intrications sémantiques de même nature se laisseront ainsi aisément deviner entre propre/sain/malsain. Certaines de ces oppositions ont justement été privilégiées et travaillées par un philosophe, historien du corps et du sport, Georges Vigarello¹⁴. L'esthétique aussi bien que la morale se réclameront à leur tour de la pureté (ce qui ne sera jamais le cas de l'éthique ni de la déontologie), tout de même que la logique formelle. Le clair et distinct, l'évidence, s'opposeront, de la sorte, au niveau de l'entendement, à la confusion, à l'ambiguïté, à l'obscurantisme, voire à une pluralité de significations contradictoires. La vérité est, le plus souvent, symbolisée par la lumière, d'où les attentes de « révélation », de « dévoilement », d'« illumination », de « découverte », d'« éclairages » disciplinaires. Pureté et vérité se rejoignent, si ce n'est coïncident, à la faveur d'une telle optique, où l'espace, réel ou virtuel, physique ou logique, abolit le temps-durée et la mémoire vécue, signes d'altérations et de dégradations. Pour ne pas risquer de déchoir, et de décevoir, les héros devront donc mourir jeunes.

La pureté est, presque toujours, plus commodément, située aux origines (si l'on excepte les exemples industriels, en vertu desquels raffinage, *cracking*,

permettent d'escompter obtenir des produits plus purs, à l'issue d'un traitement, que n'était la matière brute, encore non travaillée, à l'entrée du dispositif), ou dans « l'autre vie ». C'est alors l'évocation des « paradis perdus » ou l'attente des « lendemains qui chantent ». Elle entend ainsi échapper aux altérations temporelles. Les nostalgies des « âges d'or », voire les réminiscences (qui ne sont pas pour autant des « anamnèses »), jalonnent ainsi nos mythologies tandis que les utopies pavent nos espérances. Comme dans les contes et les légendes : tout se passait, ou se passera, « en ce temps là ». Rappelons, encore dans la même perspective, cette belle définition de la réforme, tout à fait explicite, en l'occurrence : « rétablissement dans sa pureté primitive d'une règle corrompue par l'usage » ou l'idée tenace d'un « pèlerinage aux sources », selon Lanza Del Vasto. L'idéal de pureté est, de la sorte, d'emblée ancré dans le respect des normes. Il se donne un caractère d'absolu. C'est toujours l'« état » qu'il faut atteindre ou retrouver, même à travers un processus intermédiaire de purification. Tout au long d'une Histoire de l'humanité, balisée de chefs d'œuvres, d'exploits, de prouesses, de records, la pureté est, au fond, la marque d'une **transcendance** à laquelle nous n'avons jamais cessé d'aspirer. C'est aussi la dichotomie du bien et du mal. A quelques exceptions près, les divinités sont plutôt pures, alors que les démons sont carrément impurs. C'est, sans doute, pourquoi les religions en feront fréquemment le fondement d'une ascèse du cheminement vers le sacré, dans les démarches spirituelles, tandis que les philosophies occidentales de la rationalité (« philosophes des lumières », notamment) l'associeront volontiers aux « essences » et aux « universaux ». Des quatre éléments supposés originels, seuls deux ont ainsi des vertus purificatrices : l'eau et le feu.

On est donc frappé, de prime abord, par le caractère avant tout « entier », disjonctif, bien illustré, au demeurant, autant par la logique canonique aristotélicienne des *analytiques* (les « formes » rejoignant, ici, les idées – *eidos* – platoniciennes) que par les expressions booléennes de l'informatique contemporaine, par l'aspect « tout ou rien », « total », de cette notion, et ce d'autant plus qu'elle retrouve son fond archaïque premier ; on ne saurait transiger avec elle. Le moindre compromis dégénère aussitôt en compromission. Antigone meurt, en quelque sorte, de cette pureté « tétanisée ». Dans la philosophie occidentale moderne, à la suite de Kant, est « pur » ce qui reste indépendant de l'expérience sensible et existentielle, de l'empirie, à l'opposé des jugements « réfléchissants » dédiés au sujet et à l'esthétique. Des analogies pourront, en outre, se retrouver dans d'autres civilisations, orientales notamment (bouddhismes zen). La distinction classique entre l'âme immatérielle et spirituelle et le corps, impliqué, incarné, prend, ici, tout son sens. Toutefois, au niveau du biologique, et, par extension, de la généalogie, des lois de l'hérédité, le mythe de sangs nobles et purs (*versus* le sang impur des ennemis - juste bon à abreuver « nos sillons » - évoqué par la « Marseillaise ») va sévir longtemps, aussi bien pour fonder des ségrégations et des exclusions, que pour conforter les hypothèses constitutionnalistes de certaines psychologies des talents et des « dons » (hypothèses d'ailleurs remises en question par les développements récents des analyses du génome humain). Le métissage est, dès lors, tout naturellement pensé en forme de bâtardise, impliquant, tout à la fois,

transgression, faute, désordre et pathologie. Il ne peut donc qu'être dévalorisé, sinon pénalisé. Mais ceci ne doit pas nous aveugler pour autant. L'intelligibilité des rapports complexes entre le pur et l'impur requiert une forme de compréhension plus explicitement dialectique, à tout le moins dialogique.

L'idée de pureté porte ainsi paradoxalement en elle des forces contradictoires de vie et de mort attestant un enracinement biologique non moindre que celui de l'hétérogénéité. On sait déjà que de l'air ou de l'eau chimiquement purs ne seraient guère adaptés aux besoins vitaux. Le corps, parce que promis à la mort et voué à la décomposition, à la putréfaction, parce qu'il ingère, digère, assimile, excrète (des matières fécales), parce qu'il secrète des « humeurs »¹⁵, est impur par excellence. C'est « l'insoutenable légèreté de l'être » et la « merde », chères à Kundera, (nous retrouvons aussi, ici, « l'abjection »). Et, pourtant, divinisé par le sport, congédiant à l'évidence le temps pour se réfugier dans l'instant éphémère, le corps redeviendra symbole de pureté (en dépit de sa marchandisation, de sa subordination au « spectacle », du « dopage » dont il s'assortit ordinairement...). Dans la plupart des cultures, la femme est réputée plus impure que l'homme, en fonction notamment de ses menstrues, cette séparation de principe étant au demeurant dûment matérialisée ; mais, sanctifiée par la maternité, elle retrouve une pureté, confinant parfois au sacré. Comme la majorité des ethnologues a pu le constater, un lien étonnamment fort subsiste, en de nombreux peuples, entre la souillure et le sacré. D'Herodiade à Pôl Pot, des nazis aux purifications ethniques serbes, sans omettre les mouvements d'éradication tutsis, hutus, angolais..., légions sont, au long de l'histoire humaine, les massacres, les génocides, les crimes contre l'humanité, les tentatives d'exterminations, invoquant la pureté comme fondement rationnel. Quand l'exagération des « répulsions » ne conduira pas à de telles extrémités, ces forces, mieux contrôlées, permettront d'instituer, de façon plus calculée et réfléchie, stratégique, la domination et l'exploitation, voire l'oppression, de certaines espèces, de certains groupes, de certaines cultures ou civilisations, par d'autres. La fonction « mondaine » de la pureté « dangereuse » apparaîtrait ainsi au fondement même de nos ségrégations et de nos peurs¹⁶.

Le fonds imaginaire archaïque à partir duquel s'élaborent ces notions (pur/impur) reste préoccupant, dans la mesure où, avant tout synchrétique et magique, il échappera toujours aux tentatives de rationalisation qu'on voudrait ensuite y appliquer. Même quand on tentera de les opposer de façon plus catégorique, le pur et l'impur resteront indissociables (ce qui n'empêchera pas de les distinguer), ne vivant en quelque sorte que l'un par l'autre (tout comme Dieu et le Diable, figures emblématiques comparses, représentant le bien et le mal). Justement, parce qu'authentiquement « baroque » le théâtre shakespearien ne peint et ne met en scène que des êtres contrastés, contradictoires en eux mêmes, comme de par les situations qui les font interagir, ambivalents, tout à la fois grandioses et mesquins, sublimes et ridicules, tandis que le théâtre classique français, cornélien ou racinien, campait des personnages plus tranchés (en « noir » ou « blanc »). Celui-là nous semble plus proche de la réalité que ceux-ci. A travers sa

médiocrité et sa banalisation outrancières « loft story » reste encore un hymne à une pureté dérisoire (l'intensité des réactions qu'elle a su provoquer l'atteste au passage). Plus naturellement empirique, parce que concrètement repérable au croisement des ethnies, le métissage ne peut, non plus, être considéré comme un simple fait relevant d'un constat ordinaire. En tant que vécu, éprouvé, ressenti, représenté, il restera longtemps (dans la durée de chaque expérience singulière) inscrit selon cette axiologie primitive. C'est pourquoi il s'affirme, d'abord, comme déchirement entre deux groupes par lesquels il se sent également rejeté. L'attente faussement temporelle d'une « troisième génération », sorte de « synthèse » des stades antérieurs constitutifs, s'avérera toute aussi vaine. Il faudra, beaucoup plus tard, assumer, plus encore que dépasser, la souffrance de l'unité perdue et du **manque** ressenti, pour découvrir la richesse d'un pluriel biologique et culturel. « C'est, en tout cas, à partir d'une acceptation de l'impureté que se découvrent les valeurs[propres] du métissage »¹⁷. Dans le langage dialectique de l'analyse institutionnelle, nous pourrions dire, effectivement, que le métissage est le troisième temps de la démarche : celui de l'institutionnalisation (singularité)¹⁸. Dans le même sens, mais à partir d'un autre contexte, l'idée de **complexité** développée par Edgar Morin, elle-même comprise en termes de **multiréférentialité**¹⁹, ne devient-elle pas, alors, la contestation radicale du fantasme de pureté (*homo sapiens-demens*) ? L'approche multiréférentielle suppose explicitement qu'un objet de connaissance, de recherche, d'action, peut, et doit, pour devenir intelligible, ou mieux compris, relever de plusieurs lectures, optiques, différentes, au besoin contradictoires entre elles. Nous l'avons déjà souligné *supra*, le qualificatif « différent » ne saurait, au demeurant, suffire. De telles lectures, disciplinaires, théoriques, sont, en fait, nécessairement hétérogènes entre elles, proprement **autres**. C'est, au passage, toute la différence de nature qui oppose et sépare multidimensionnalité et multiréférentialité, celle-là réhomogénéisant toujours, plus ou moins ses « dimensions », en fonction de la « mesure » attendue, celle-ci respectant les hétérogénéités et les impossibilités d'unifier, et de réduire les unes aux autres (le « complémentarisme » ethnopsychanalytique ou ethnopsychiatrique de Charles Devereux²⁰ est, selon nous, multiréférentiel). Ces repérages aboutissent, alors, à la compréhension plus large de « visions du monde », de « cosmogonies », différentes, radicalement « autres », d'où procéderont justement, ensuite, des « paradigmes », des modalités de connaissance, tout à fait hétérogènes, dans l'ensemble diversifié et contrasté des sciences humaines et sociales, et, notamment, dans celui des sciences de l'éducation et de la formation (cette dernière devenant, alors : intentions partagées et pratiques communes de métissage à partir des ressources initiales des formateurs et des formés). La richesse d'une intelligibilité qualitative viendra justement des oppositions, du choc, entre des lectures inconciliables, irréductibles (Marx et Freud, par exemple), et pourtant articulables. Mais, bien entendu, au regard de la pensée héritée, ces démarches, ces « lectures plurielles », moins systématiques, moins aisément modélisables, plus complexes, risqueront, à leur tour, d'être considérées comme « impures », « bâtardes, « métisses », éclectiques...²¹.

III Le métissage éducatif

N'est ce pas justement la spécificité des sciences de l'éducation, entre autres sciences déclinées au pluriel (sciences de l'information et de la communication, sciences de l'organisation, sciences des techniques et des activités physiques et sportives...), que de se retrouver toisées, avec quelque mépris²², par d'autres disciplines scientifiques, plus anciennes, ou considérées plus nobles d'un point de vue épistémologique (physique, chimie, mathématiques, sociologie, psychologie...)? Si, de fait, de nombreux *episteme*, y compris ceux relevant de sciences dites « dures », se retrouvent bien, aujourd'hui, contraints de réviser les rapports traditionnellement plus clivés chez elles, entre hétérogénéité et homogénéité, la crédibilité des sciences humaines et sociales reste, de loin, la plus affectée par un tel pluriel démultipliant les contradictions qu'on s'obstine souvent encore à préférer appeler « paradoxes ». La reproduction des humains et les échanges matrimoniaux, si jalousement protégés soient-ils, rencontrent rapidement les limites de l'endogamie, au risque de la dégénérescence. L'éducation, en tant que fonction sociale, assurée par des dispositifs organisationnels et institutionnels, *a fortiori* quand elle se trouve privilégiée comme appareil et « quasi-monopole » d'Etat, faisant appel à des fonctionnaires en tant que professionnels, visant, dans le meilleur des cas, le développement de la fonction critique pour le plus grand nombre, ne peut être pensée autrement que contradictoirement, en fonction des optiques politique, économique, juridique, administrative, psychologique, sociologique, ethnologique pédagogique, éthique... qu'elle mobilise tout à la fois. Si, sous certains aspects, elle pose toujours la question de l'identité quasi essentielle du sujet²³ en formation, celui-ci, outre les transmissions plus universelles de savoir et de savoir faire dont il est bénéficiaire par le truchement de l'école, a aussi besoin, dans sa particularité-singularité, des **acquis**²⁴ élaborés par l'expérience (familiale, sociale, professionnelle), d'un « savoir être »²⁵ et devenir. Or, les traditions désormais séculaires de l'institution-école retiennent à l'évidence l'universalité des contenus transmis correspondant aux savoirs fondamentaux, comme une relative uniformisation des élèves. Ce sont des « cadences » (plus « collectives » et plus mécaniques) qui sont ainsi imposées, pour des raisons d'organisation et de gestion optimisée des flux, à des élèves, malgré tout vivants, qui ne peuvent finalement « apprendre », « comprendre », « s'intéresser [à] », « s'approprier », « assimiler », « mûrir », ce qu'on leur propose en fait de contenus et de données, qu'en fonction des rythmes, des filtres, des optiques propres à chacun. Il en résultera, bien évidemment des inadaptations, des échecs, auxquels on tentera ensuite, avec plus ou moins de bonheur, de remédier, *a posteriori*, par des mesures individualisées correctives. L'école, elle même, s'est instituée par une sorte de « coup de force », en « tournant le dos à la vie »²⁶. Il est à peine exagéré de dire que c'est une « bulle », qui deviendra, par la suite, dans la pensée de certains de ses fondateurs ou de ses gardiens (le philosophe Alain ou François Bayrou, par exemple) un véritable « sanctuaire » ayant vocation de protéger l'enfant des tumultes de la scène extérieure pour mieux l'inciter à privilégier l'essentiel, bien dans la tradition platonicienne. Une fois cette bulle constituée, elle renforce son homogénéité. De bons élèves, devenus ensuite enseignants de leur propre mouvement, auront peut être réussi, de la sorte, à ne jamais quitter l'école,

sans avoir nécessairement compris pour autant l'hétérogénéité profonde de l'intentionnalité et des pratiques éducatives. « L'entrée dans la vie »²⁷ et « l'entrée dans la société »²⁸, si elles semblent superficiellement marcher du même pas, au moins chronologiquement, avec les âges privilégiés de l'enfance et de l'adolescence, et les lieux sociaux qui leur étaient initialement réservés (l'école, la formation professionnelle, l'université), ne sont pas nécessairement pré-harmonisées, loin de là. Nous l'avons déjà souligné à maintes reprises, les développements cognitifs et affectifs peuvent s'effectuer contradictoirement et en désordre, au sein de la même personne, où le vécu se joue sur des scènes diverses, conscientes, inconscientes, imaginaires²⁹, mobilisant, plus encore que motivant, attention, disponibilité, effort, intérêts, désirs, fantasmes. Les interactions, les influences interpersonnelles, les clivages et les rapports de force sociaux, génèrent de nombreux conflits pour la difficile conquête d'une autonomie relative et d'une autorisation³⁰, hors desquelles les sujets ne se réalisent pas vraiment (l'agent, l'acteur, l'auteur³¹). Le versant social de l'éducation favorise nécessairement l'adaptation à l'existant, l'acculturation, la **soumission à la loi** et la reconnaissance d'un ordre nécessaire, conditions minimales d'une survie en société et garantie des **rapports** inter humains. Mais les **relations** interpersonnelles n'échappent jamais, non plus, complètement, aux pulsions de **transgression**. Celle-ci, dans ses manifestations individuelle ou collectives, reste, en fonction des points de vue, des contextes, et des interprètes, aussi bien à la source des progrès et des conquêtes (le mythe de Prométhée) qu'à l'origine des tragédies et des errements les plus graves. Il n'y aurait jamais eu d'avancées significatives, tout au long de l'histoire de l'humanité, si des remises en question, des révoltes, des révolutions, ou des réformes, ne s'étaient imposées en dépit des conservatismes. En revanche, d'innombrables désobéissances et infractions sont demeurées parfaitement stériles et sans aucune portée. « Principe de plaisir » et « principe de réalité » gouvernent ainsi le monde de façon difficilement dissociable. Les embarras des « politiques » en attestent. On comprendra, sans peine, à cette occasion, l'importance d'un éclairage également psychanalytique apporté à l'éducation³². C'est, peut être la tâche la plus délicate d'une éducation, non exagérément réduite aux dimensions plus étriquées de l'instruction, de l'apprentissage et de l'enseignement, que de contribuer à une telle harmonisation, dont le « sujet » restera finalement seul « maître », tout en étant lui même altéré, influencé, conditionné, déterminé, par quantité d'autres variables.

Pour nécessaires qu'elles soient, l'organisation et l'institution n'en comportent pas moins leurs pathologies propres³³. Les bureaucraties³⁴, la « routinisation » des pratiques, l'évitement des risques, la fascination exercée par « l'ici et maintenant » facilement convertie en préoccupations à court terme, aboutissent à autant de scléroses, à la perte du sens comme à l'impuissance à concevoir des projets. L'optique multiréférentielle dont nous réclavons est d'autant plus nécessaire pour ne pas risquer la perte des valeurs dans l'une ou l'autre de ces dimensions exagérément et abusivement privilégiée. Le sport, par exemple, peut être éducatif, pour le corps comme pour l'esprit. Il peut ouvrir à la « condition citoyenne » par le jeu des interactions qu'il suppose. Mais il peut tout aussi bien se dégrader en

spectacle professionnalisé et marchand³⁵. L'éducation est avant tout, plurielle. Elle se fait, tout à la fois, contradictoirement, dans la famille, à l'école, dans la rue, par la télévision comme par les livres, au travail, et jusqu'à travers les loisirs, tout au long de la vie. Elle se heurte aussi aux pesanteurs des pratiques instituées. Au sein du « mammoth » combattu par Claude Allègre, cinquante années après sa relativement récente émergence, la formation continue ne s'est pas encore vu reconnaître, par le système éducatif, un statut explicitement et utilement hétérogène à celui des formations initiales (celles-ci, administrées *a priori*, dans le cadre de pédagogies ou de didactiques inspirées par une rationalité universelle, sont dûment créditées, celle-là, plus enracinée dans l'expérience et les acquis de chacun, n'est toujours pas diplômante)³⁶. Il en résulte autant de déperditions que de gâchis, notamment au niveau des IUFM.

Précisément, pour pouvoir évoluer, s'adapter, mûrir, en réponse aux sollicitations de son environnement, le sujet va devoir se rendre capable de métissages³⁷ successifs, hors desquels les idées de formation et d'éducation deviendraient d'ailleurs parfaitement vaines. C'est à travers l'appréhension de l'**altérité**, voire dans l'acceptation de l'**altération**³⁸, que se forme, individuellement et collectivement, interactivement, le sujet psychiquement et socialement civilisé, en devant, bon gré mal gré, reconnaître l'autre comme sa propre **limite**, acceptant ainsi le deuil du fantasme infantile de « toute puissance ». Bien plus encore, ce n'est pas seulement l'autre extérieur à ma propre subjectivité, l'autre objectif pour moi (bien qu'il soit lui même sujet pour lui), qui doit ainsi être reconnu, en ce qu'il me résiste légitimement ; selon l'optique psychanalytique, c'est l'autre, l'**étranger** en moi, échappant de la sorte à mon attente de maîtrise, qu'il s'agit, aussi et surtout, de **reconnaître** et d'**accepter**. Tant qu'une telle mutation n'est pas effectivement accomplie, réalisée, nous resterons dupes des mécanismes cathartiques de « projection » qui nous feront attribuer à l'autre tout ce que nous ne pouvons, ni voulons, reconnaître comme nôtre, avec la rage réactionnelle de le détruire beaucoup plus commodément en lui. Tant de « racismes », et de fantasmes de domination et d'oppression, vont ainsi pouvoir découler de ce fond pulsionnel insu (individuel et collectif, personnel et social, culturel). Ce n'est plus seulement alors, « l'homogénéité », plus facilement gérable, quand il s'agit de l'administration de flux importants, dans le cadre de l'école, de la formation professionnelle ou des établissements d'enseignement supérieur, mais bel et bien le rapport libidinal profond, « ambivalent », entre « pur » et « impur » qui devient prédominant, au moins quant à l'interprétation des sens qu'ils peuvent revêtir pour chacun d'entre nous, en fonction des situations dans lesquelles nous nous trouvons. L'« appropriation » (façon de rendre propre à soi) des contenus, aussi bien que des acquis, la « maturation » personnelle à travers le jeu des interactions, des relations, de la communication (et non plus seulement de l'information), sont irrévocablement inscrites dans une temporalité-durée convenant mieux finalement à des « cheminements » qu'à des « trajectoires »³⁹. Leur « compréhension » par les différents partenaires des échanges éducatifs (enseignants/élèves, professeurs/étudiants, formateurs/formés, sans omettre les autres « pairs », les administrateurs) reste primordiale⁴⁰. Au lieu des modèles de « guidance », de « maîtrise » ou

de « tutorat » (sans oublier les « chartes » concédées), auxquels l'école et l'université restent bizarrement attachées, plus de deux siècles après une révolution française dont la « philosophie des lumières » se montrait pourtant déjà si fière, ce sont, maintenant, les processus d'« accompagnement »⁴¹ qui devraient plutôt retenir notre attention.

Si la question d'une identité des sciences de l'éducation⁴² peut se poser légitimement, du point de vue d'une épistémologie disciplinaire et interdisciplinaire, il convient de ne jamais perdre de vue le caractère pluriel de celles-ci, et leur hétérogénéité nécessairement subsistante. Plusieurs « cultures » s'y entrecroisent, encore en quête d'articulation. Ce seront donc autant de « patterns », de « modèles », de valeurs, de normes, de « lois », d'habitudes, de pratiques, de routines, qui se retrouveront confrontées au sein d'une *praxis*⁴³ éducative inépuisable. Parce que, tout au long de la vie désormais, l'éducation est, avant tout, existentielle. Tant pis si la pureté du ciel des essences s'en ressent quelque peu affectée. Les procédures réglementaires, organisationnelles et institutionnelles, les règles d'obtention des diplômes, les contrôles et les évaluations⁴⁴, les interactions groupales et les processus interpersonnels⁴⁵, les données de l'expérience singulière et le travail sur soi, constituent autant d'univers de natures finalement très différentes, qu'il s'agit essentiellement de relier aux savoirs et savoir-faire de l'école⁴⁶, de la formation professionnelle et de l'université. Tant que celles-ci n'oublieront pas leur finalité principale : développer la capacité critique du plus grand nombre des élèves et des étudiants, dans les domaines auxquels elles ont accès, au profit d'objectifs, au demeurant tout aussi pertinents dans d'autres optiques : développer des compétences professionnelle, voire des excellences encore plus compétitives, contribuer à la régulation du marché du travail, elles ne perdront pas trop de vue les pôles axiologiques, éthiques, qualitatifs auxquels elles s'ordonnent plus fondamentalement encore. Mais, justement, cette qualité visée reste **intersubjective**, quant aux façons de la faire naître et de la développer, et **subjective**, quant à son accomplissement (même si autrui y conserve sa place). La complexité reste inséparable de l'acceptation de l'hétérogénéité⁴⁷. Jacob Burckhard, insistant très subtilement sur le refus de la complexité à l'origine de toute tyrannie, aurait pu tout aussi bien développer la même idée à partir de l'hétérogénéité. C'est pourquoi nous avons, tout au long des pages précédentes, souligné l'importance des registres biologique et anthropologiques (par opposition aux modèles de la machine) et préféré employer des mots tels qu'« articulation », « conjugaison », et « relations », précisément en fonction de leur convenance à de tels registres. Pour que le mélange des apports et des acquis hétérogènes puisse être assimilé, approprié, c'est à dire réinventé beaucoup plus que retrouvé, il faut une « modification », au sens de Michel Butor, une « transformation », dont le métissage⁴⁸ nous semble encore être la plus belle métaphore. Dans le contexte d'un pays, le Brésil, qui, plus que d'autres, a su faire du métissage, cette fois pris à la lettre, une richesse nationale, et dans le cadre d'une ville de surcroît dénommée « Natal », ces quelques idées prendront, peut être, une relative saveur⁴⁹.

Notes

- (1) André Lalande, PUF, Paris, 1947.
- (2) André Jacob (dir.), PUF, Paris, 1990, « *Les notions philosophiques, Dictionnaire* » (T. 1, pp. 1136-1137, Isabelle Rieusset).
- (3) Georges Bataille, « dossier Hétérologie » in *Oeuvres Complètes.*, TT. 2 et 6, Gallimard, Paris, 1970.
- (4) Julia Kristéva, *Polylogue*, Seuil, Paris, 1977.
- (5) *Id.*
- (6) André Jacob., « dir. », *op. cit.*
- (7) Pour le *Dictionnaire des sciences* (E-B. Uvarov et D-R. Chapman (dirs.) PUF, Paris, 1956), sont dits hétérogènes les échantillonnages faits, en différents points, « présentant des propriétés variables ». La « fission nucléaire » n'est elle pas justement l'éclatement « du noyau d'un atome lourd, par exemple d'uranium, sous l'action d'un neutron, en deux noyaux ou plus, de masse approximativement égale, avec libération énorme d'énergie » ? *Le vocabulaire de la psychologie* d'Henri Piéron (PUF, Paris, 1951) mentionne un « indice d'hétérogénéité », dans les limites d'un ensemble unifié de mesures psychologiques pour un même individu. *Le grand dictionnaire de la psychologie* (Larousse, Paris, 1991) ne cite pas ces termes, non plus que le *vocabulaire de la psychanalyse* (J. Laplanche et J-B. Pontalis (dirs.) PUF, Paris, 1967) ou que le *Manuel alphabétique de psychiatrie* (Antoine Porot, dir, PUF, Paris, 1952) ; la « pensée à côté » existe bien pourtant !. Dans le *vocabulaire de l'éducation*, Gaston Mialaret (dir.), PUF. Paris, 1979) homogène et homogénéité ne figurent pas davantage que dans le *dictionnaire des sciences économiques*, Jean Romeuf (dir.), PUF, Paris, 1956). . Par contre, dans le *vocabulaire de l'évaluation et de la recherche en sciences de l'éducation* de Gilbert de Landsheere, PUF, Paris, 1979, la mention de l'une des deux notions renvoie à des « tests hétérogènes ». Ni le *dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences*, Dominique Lecourt, (dir.), PUF, Paris, 1999, ni le *dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Pierre Bonte et Michel Isard (dirs.), PUF, Paris, 1991) ne les retiennent. *Le dictionnaire des religions* (Paul Poupard, dir., PUF, Paris, 1984) n'est apparemment pas, non plus, concerné. Ces « ignorances », « éclipses » ou « emplois » de tels termes, au fil et au caprice des disciplines, ont quand même de quoi surprendre, et interroger, quand il devrait s'agir, évidemment, de « choix raisonnés », dans une optique scientifique.
- (8) *Penser l'hétérogène*, Desclée de Brouwer, Paris, 1998.
- (9) Cf. Jacques Ardoino, « Le conflit, évolution de sa représentation et de son statut, approche multiréférentielle », in *Journal des psychologues*, n° spécial, « Conflits », Paris, 1990 ; cf., également, entretien de Jacques Ardoino avec Henri Vaugrand, « Pour un pluriel d'hétérogénéité » in *X-alta*, Estandeuil, 1999..
- (10) Cf. *La fausse conscience*, Editions de Minuit, Paris, 1962.
- (11) Cf. Jeanne Favret Saada, « Etre affecté » in *Gradhiva*, n° 8, Paris, 1990.
- (12) Cf. Jacques Ardoino, « Le pur, l'impur et le métissage ».
- (13) Wladimir Jankelevitch a donné pour titre à l'un de ses ouvrages : *Le pur et l'impur*, Flammarion, Champs, n° 37, 318 p., Paris, 1978. « La rançon du purisme, c'est la phobie de l'autre, et c'est la phobie de devenir – Croyant s'accrocher à un authentique passé originel, le puriste se cramponne en fait à un présent impur et frelaté– *Volens nolens* conduit par la main ou traîné par les cheveux, de gré ou de force, l'être deviendra un autre, puis un autre encore par altération continuée » et « Il y a dans ces croyances symétrie ou réversibilité entre la dégradation et la purification, celle-ci n'étant qu'une déchéance retournée et parcourant, en sens inverse,. les mêmes étapes ». Cf. également Emmanuel Lévinas : *Le temps et l'autre*, Quadrige 43, P.U.F., Paris, 1979, et *La mort et le temps*, Le livre de poche Biblio Essais 4148, L'Herne, Paris, 1991. Cf., enfin, Bernard-Henri Lévy, *La pureté dangereuse*, Grasset, Paris, 1994.
- (14) Cf., notamment, *Le propre et le sale – L'hygiène du corps depuis le moyen âge*, Univers historique, Seuil, Paris, 1985 ; *Le sain et le malsain*, Univers historique, Seuil, Paris, 1993. La thèse de Doctorat d'Etat de Georges Vigarello s'intitulait : *Le corps redressé*, Corps et Culture, Jean-Pierre Delarge, Paris, 1978.
- (15) Il est amusant de noter, bien que cela n'ait aucune signification particulière puisque produit d'une combinatoire automatique au sein d'une classification alphabétique, que dans le dictionnaire latin « Gaffiot » *pūrus, a, um*, est immédiatement suivi par *pūs, puris* : humeur, « pus ».
- (16) Une lecture même cavalière de l'actualité mondiale, régionale ou locale, peut nous suggérer, comme en filigrane, des indications de tendances lourdes, sans doute conjoncturelles mais auxquelles il convient de prêter d'ores et déjà attention. Ainsi, quantité de phénomènes, de processus, de manifestations, observables de façon séparée dans des domaines, des secteurs, des « champs », divers de l'activité humaine pourraient-ils se voir relier et retrouver un sens commun, plus profond et probablement plus riche : l'abattage du bétail et son incinération, au nom du « principe de précaution », jalonnant et désolant les campagnes européennes, à la suite de menaces d'épizooties de fièvre aphteuses ou d'encéphalites spongiformes (le paradoxe est, sans doute, à l'occasion de cette suspicion accrue portant sur les ovins et les bovins, que, sur le marché du bétail, le porc, l'un des animaux réputés les plus impurs, proscrit au regard de certaines religions, se trouve valorisé à la hausse). L'isolement, la « quarantaine », la mise à distance (outre ses implications morales d'exclusion) représentant les formes les plus archaïques d'une médecine primitive ; la rigidité marquant çà et là la mise en place de dispositifs, toujours souhaitables, de luttes contre la pédophilie, aboutissant à redonner aux enfants qu'il s'agit de protéger un « profil lisse », oubliant tout ce que Freud a pu vouloir en dire en voyant en eux des « pervers polymorphes », et en attestant l'existence propre d'une sexualité infantile, sans préjudice de l'affichage par la presse, divulguant au besoin les adresses des pédophiles notoires, le zèle encouragé des « signalements » retrouvant chez de modernes Torquemada de véritables relents d'inquisition ; les formes crispées dans la quotidienneté des campagnes anti-tabac ; la prolifération des opérations « mains propres », chez les juges, dénonçant les « mains sales » des politiques, tout en restant largement, et peut être commodément, paralysés par les « vices de forme » ; les dialogues de sourds entre les idéologies négationnistes et les vécus divers des tenants du « devoir de mémoire » ; l'imprescriptibilité acquise des « crimes contre l'humanité » et la quasi impuissance des tribunaux internationaux ; la reconstitution des fondamentalismes, des extrémismes, de toutes les natures, religieuses, philosophiques, scientifiques, aussi bien au niveau des sectes qu'à celui des nationalismes

- (par exemple la décision des « talibans » afghans de détruire des statues bouddhistes faisant partie de leur patrimoine culturel et largement considérées comme « trésors de l'humanité », et retrouvant la couleur « jaune » pour « marquer » les étrangers non-musulmans), ou encore de certaines perversions du rationalisme... Tout se passe comme si, regardés sous cet angle, de tels phénomènes pouvaient, aussi, apparaître en tant que variations sur le thème anthropologique majeur du **pur** et de l'**impur**. Parce que notion d'origine biologique, et non mécaniste, l'évolution, à la différence d'une « expansion » mythique, toujours plus ou moins quantitative, (économique et mécanique) n'est jamais linéaire. Elle procède par sauts, bonds, seuils, paliers, niveaux, alternant des progressions et des régressions. En cela, elle s'affirme résolument qualitative. Nous pouvons, ainsi, être dûment avertis, convaincus, par les données de l'expérience comme par celles de la raison, par l'histoire et par nos savoirs scientifiques, que l'avenir de l'humanité se tisse aux fils des **métissages** inscrits dans une **temporalité**, tout en nous laissant périodiquement ressaisir, individuellement et (ou) collectivement, de façon beaucoup plus frileuse, par des angoisses archaïques, brutales et « entières ». Nos civilisations ne traversent-elles pas actuellement de telles régressions ? Bien loin des moments apocalyptiques succédant aux « trente glorieuses » (mai 1968), ne sommes-nous pas en train de nous engoncer dans des sociétés sans humour, *a minima*, parce que de plus en plus dépourvues de flexibilité (trop facilement confondue avec une « élasticité » plus mécanique). Si de telles intuitions s'avèrent fondées, nous n'aurons plus tellement à attendre le retour des « grandes peurs » telles que celles de l'époque médiévale, mais, cette fois, agrémentées des ressources propres de l'internet (web).
- (17) Cf. Jacques Ardoïno et René Lourau, « Le pur et l'impur » in *Pratiques de formation-analyses*, n° 34, « Analyse institutionnelle et formation », Université Paris VIII, formation permanente, n° 33, PUV., Paris 1997.
 - (18) Cf. René Lourau, *L'analyse institutionnelle*, Editions de Minuit, Paris, 1970.
 - (19) Cf. Edgar Morin, *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Seuil, Paris, 1973 et *La méthode*, TT 1, 2, 3, 4, Seuil, Paris, 1977-1991 ; cf., également Jacques Ardoïno, « L'élaboration des identités personnelle, professionnelle et sociale, et l'avènement d'une conscience citoyenne en fonction des jeux complexes des processus d'altération » in *Diversidade e identidade*, Première conférence internationale de philosophie de l'éducation, faculté des lettres de l'université de Porto, 1998, et Jacques Ardoïno, « La complexité » in Edgar Morin (dir.) *Le défi du XXI^{ème} siècle : Relier les connaissances*, Seuil, Paris, 1999 ; voir, par ailleurs : « L'approche multiréférentielle des situations éducatives et formatives » in *Pratiques de formation-analyses*, n° 25-26, Université de Paris VIII, Formation continue, PUV. 1993 ; lire aussi « Le devenir de la multiréférentialité », *idem*, n° 36, 1999. Cf., enfin, en langue portugaise : *Multireferencialidade nas ciencias e na educação*, Joaquim Gonçalves Barbosa ed., editora da UFSCar., Sao Carlos, 1998 et *Reflexoes em torno da abordagem, Multireferencial*, Joaquim Gonçalves Barbosa ed., editora da UFSCar., Sao Carlos, 1998.
 - (20) Cf. Charles Devereux, *Essais d'ethnopsychiatrie complémentariste*, Flammarion, Paris, 1972.
 - (21) Les destins scientifiques respectifs de la psychologie sociale, de la psychosociologie, voire de l'interactionnisme symbolique, de l'analyse institutionnelle, de l'ethnométhodologie n'en constituent-ils pas autant d'illustrations ? Cf., pour l'école de Chicago et l'ethno-méthodologie, Alain Coulon, *L'ethno-méthodologie*, PUF, Que-sais-je ?, n° 2393, Paris, 1987 et *L'école de Chicago*, PUF, Que-sais-je ?, n° 2639, Paris, 1991, et, pour la psychologie sociale, Jacques Ardoïno, « Le projet épistémologique initial de la psychologie sociale – désormais quelque peu perdu de vue ! », éditorial, in *Pratiques de formation-analyses*, n° 28, « Microsociologies », Université de Paris VIII, Formation continue, PUV. 1994.
 - (22) Cf. Jacques Ardoïno et Gaston Mialaret, « Les parents pauvres de l'université », *Education et développement*, n° 128, Paris, 1978 ; Jacques Ardoïno, « Projet d'éducation dans une perspective socialiste », *Pour*, Paris, 1977 et *Education et Politique* (VI), Hommes et organisations, Gauthier Villars, Paris, 1977, traduit en espagnol, et « Une faute politique majeure : le mépris de l'éducation », *Ecole et socialisme*, n° 18, Paris, 1981 ; cf., encore, Jacques Ardoïno et Guy Berger, « Les sciences de l'éducation : analyseurs paradoxaux des autres sciences », *L'année de la recherche en sciences de l'éducation*, n° 1, PUF, Paris, 1994.
 - (23) Cf. Jacques Ardoïno, « Dialogue à plusieurs voix à propos du sujet », éditorial, *Pratiques de formation-analyses*, n° 23, « Pédagogie et psychanalyse », formation permanente, Université Paris VIII, PUV., Paris, 1992 et « D'un sujet, l'autre », communication au colloque d'Angers, *Actes*, A.F.I.R.S.E., Paris 1995.
 - (24) Cf. *Pratiques de formation-analyses*, n° 41-42, « Expérience et formation », Formation continue, Université de Paris VIII, PUV., Paris, 2001.
 - (25) Nous avons employé la trilogie : savoir, savoir-faire et « savoir-être (et devenir) », qui a, depuis, fait le tour de la francophonie, dès 1963, dans la première édition de *Propos actuels sur l'éducation*, Collection Travaux et documents, Institut d'Administration des Entreprises de l'Université de Bordeaux, réédité chez Gauthier Villars, Hommes et organisations, Paris, 1966, 20^{ème} mille (1978), traduit en espagnol, portugais et japonais.
 - (26) L'expression est de Jean Château, disciple d'Alain.
 - (27) Cf. Georges Lapassade, Editions de Minuit, Paris, 1963. L'auteur y insistait, en reprenant les travaux d'un biologiste, L. Bolk, sur « l'inachèvement » de l'homme (neoténie).
 - (28) Cette fois dans une perspective plus résolument durkheimienne. Cf. Jean-Claude Filloux, *Durkheim et l'éducation*, Pédagogues et pédagogies, PUF, Paris, 1994.
 - (29) Cf. Jacques Ardoïno, « Les jeux de l'imaginaire et le travail de l'éducation », *Pratiques de formation-analyses*, n° 8, « Imaginaire et éducation I », Université de Paris VIII, Formation continue, 1984.
 - (30) Cf. Jacques Ardoïno, article « autorisation » in André Jacob (dir.), *Encyclopédie philosophique universelle*, op. cit., N. P., D (T. 1, pp. 203-204).
 - (31) Cf. Jacques Ardoïno, « Le travail sur les langages disciplinaires : l'agent, l'acteur, l'auteur », in Jacqueline Felman et al. (dirs) *Ethique, épistémologie et sciences de l'homme*, Logiques sociales, L'Harmattan, Paris, 1996.
 - (32) Cf. Jean-Claude Filloux, *Champ pédagogique et psychanalyse*, Education et formation, Pédagogues et pédagogies, PUF, Paris, 2000.

- (33) Cf. Robert Meigniez, *Pathologie sociale de l'entreprise*, Gauthier Villars, Hommes et organisations, Paris, 1965.
- (34) Cf. Michel Crozier, *Le phénomène bureaucratique*, Seuil, Paris, 1963 ; Cf., également, Collectif sciences humaines Paris IX Dauphine, *Organisation et management en question(s)*, Logiques sociales, L'Harmattan, Paris, 1987, et Jean-Pierre Le Goff, *Le mythe de l'entreprise, critique de l'idéologie managériale*, cahiers libres/essais, La Découverte, Paris, 1992.
- (35) Jacques Ardoino et Jean-Marie Brohm, « Repères et jalons pour une intelligence critique du phénomène sportif » in *Anthropologie du sport, perspectives critiques*, AFIRSE-Matrice-Quel corps ?, Actes, Paris, 1991 ; cf., également, Jacques Ardoino, « La performance et sa mise en spectacle », communication au colloque « Sport, recherche et éthique », CNRS, *Actes*, Paris, 1994, et Jean-Marie Brohm, *Le corps analyseur, essai de sociologie critique*, Ethno-sociologie, Anthropos, Paris, 2001.
- (36) Cf. Jacques Ardoino, « Sur l'exemple de la prise en compte des acquis : heurs et malheurs de la formation continue, en France », éditorial, *Pratiques de formation-analyses*, n° 41-42, « Expérience et formation », Université de Paris VIII, Formation continue, PUV, 2001.
- (37) Cf. Jacques Ardoino, « L'éducation interculturelle, altération et métissage » in *Altérité, mixité, interculturalité*, ACFAS, Montreal, 1994.
- (38) Cf. Jacques Ardoino, « L'éducation en tant qu'altération des personnes ou la recherche prenant le changement pour objet », communication au colloque de l'AFIRSE, *Actes*, Québec, 1996.
- (39) Cf. Jacques Ardoino, *Les avatars de l'éducation, problématiques et notions en devenir* (p. 135), PUF, Education et formation, Pédagogie théorique et critique, Paris, 2000.
- (40) Cf. Edgar Morin (dir.) *Le défi du XXI^{ème} siècle : Relier les connaissances*, op. cit., voir notamment « septième journée : les cultures adolescentes ».
- (41) Cf. Jacques Ardoino, « De l'accompagnement en tant que paradigme », éditorial, *Pratiques de formation-analyses*, n° 40, « René Lourau : analyse institutionnelle et éducation », Université de Paris VIII, Formation continue, PUV, 2000.
- (42) Cf. Jacques Ardoino et Georges Vigarello, « Identité des sciences de l'éducation », in Marc Guillaume (dir.), *L'état des sciences sociales en France*, collection l'état de monde, éditions La Découverte, Paris, 1986.
- (43) Cf. Francis Imbert, *Pour une praxis pédagogique*, éditions Matrice, collection PI, Paris, 1985.
- (44) Cf. Jacques Ardoino et Guy Berger, *D'une évaluation en miettes à une évaluation en acte*, le cas des universités, éditions Matrice- ANDSHA, Paris, 1989.
- (45) Cf. Didier Anzieu et Jacques-Yves Martin, *La dynamique des groupes restreints*, PUF, Paris, 1972.
- (46) Cf. André De Peretti, *Pour l'honneur de l'école*, collection « questions d'éducation », Hachette-éducation, Paris, 2000.
- (47) Cf. *Pratiques de formation-analyses*, n° 39, « Réforme de la pensée, pensée de la réforme – entretiens avec Edgar Morin sur l'éducation » (avec Christiane Bonjan-Peyron et Jacques Ardoino), Université de Paris VIII, Formation continue, PUV, 2000. Cf., également, Cornelius Castoriadis, *Figures du pensable*, Les Carrefours du labyrinthe, 6, « Psyché et éducation » (entretien avec Florence Giust-Desprairies, Jacques Ardoino et René Barbier), pp.197-220, Seuil, collection « La couleur des idées », Paris, 1999.
- (48) A condition, toutefois, que cette idée de métissage ne sombre pas prématurément dans la bigarrure d'un « manteau d'Arlequin », cher à Michel Serres ou à son éditeur, d'inspiration plus combinatoire (nous retrouvons, ici, l'architecte de départ !), nous semblant alors confondre avec le « rapiéçage » ou « l'empiecement » de « pièces rapportées ». Cf. Michel Serres, *Le tiers instruit*, François Bourin, Paris, 1991 Cf., enfin, *supra*, « pensée Métis... » par Bernard Hérisson et Nicole Caparros-Mencacci. Un débat mériterait effectivement d'être poursuivi et approfondi sur ce point. Ces auteurs placent la pensée Métis sous le signe de la surprise, de la provocation, voire de la taquinerie, c'est à dire du jeu, dans le prolongement des travaux de Daniel Marcelli, en vue d'un développement de la flexibilité à partir d'un mode conflictuel ludique (et nous nous accordons facilement avec eux, entre certaines limites). Mais on n'y repère peut être pas encore suffisamment les hétérogénéités épistémologiques subsistantes propres à la notion de jeu, elle même. Il nous semble nécessaire, en effet, de distinguer préalablement entre un type de jeu structural d'agencements, d'inspiration mécaniste (logico-rationnelle, instrumentale) construit avant tout à des fins de souplesse et de flexibilité **élastiques** (le jeu d'un moteur, celui des piles d'un pont ou des bâtiments anti-sismiques, les rails de chemin de fer ; en formation, ce seront les *krieg-spiel* et les jeux à stratégies d'entreprise ; voire dans les échanges langagiers, les « jeux de mots » de forme « calembours » ou « contrepèteries », surtout combinatoires), et un autre type de jeu, mental, existentiel, affectif, psycho-social (traduisant la relation du sujet à l'autre et au monde, renvoyant à d'autres visions du monde), dont le caractère imaginaire devient plus créatif, plus « fantaisiste », celui de la **fiction**. L'humour véritable, qui ne se confond ni avec l'ironie, ni avec la dérision, en fait justement partie. Le jeu comme tout « enfer » reste pavé de telles confusions. Jacques Attali ne s'y est-il pas laissé prendre en voulant faire du labyrinthe de Dédale le « symbole » de la complexité (*Chemins de sagesse : traité du labyrinthe*, Fayard, Paris, 1996), sans s'apercevoir, pour autant, qu'il ne traite, en fait, que de la **complication**, au fil d'une lignée cartésienne et ingénieriale très classique ?
- (49) .Tous nos remerciements aux Professeurs Christiane Bonjan-Peyron et Guy Berger pour leur relecture, aussi amicale qu'attentive, de cet article, qui constituera également notre contribution au colloque de Natal.